Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 17 (1987)
Heft: 7-8

Artikel: Regarder l'autre...
Autor: Mehr, Luisa
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829556

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Regarder l'autre...

par Luisa Mehr

Hôtel Méditerranée. C'est l'heure du petit déjeuner: jus de fruits, thé, café, croissants, œufs à la coque. L'animateur passe entre les tables, souriant, plein d'entrain:

– A 9 heures, leçon d'équitation au manège... Tour à dos de chameau, à 9 heures également, à la sortie du parc, à gauche... Les amateurs de pétanque viennent avec moi... De beaux prix pour les gagnants... A 10 heures, à la plage, leçons de ski nautique...

Il y en a pour tous les goûts. Le ciel n'a pas un nuage. Par les larges baies vitrées, on voit les gazons du parc, les pins et les palmiers, les massifs de fleurs, la piscine bleue au bord de laquelle s'installent déjà les amateurs de bronzage... Tout au bout de la grande allée, la mer scintille, la mer «au rire infini», comme le chantait le vieux poète grec. Tout cela forme un décor de rêve, un décor de dépliant touristique pour gens insouciants et heureux.

Anne et François Varin se soucient peu des animations proposées. La quarantaine épanouie, leur fille mariée depuis peu, ils s'intéressent aux gens et aux choses et jouissent de leurs vacances selon leur propre fantaisie.

Ainsi, ce jour-là ont-ils décidé d'aller explorer le sommet des collines qui ferment l'horizon au nord. C'est une promenade qu'il est impossible d'entreprendre aux heures de grande chaleur. Anne et François ont donc quitté l'hôtel à l'instant où le soleil semblait jaillir, dans toute sa gloire, de la mer elle-même. Ils ont traversé la plaine parmi les oliviers, les amandiers, les figuiers au parfum sucré. Les blés ont déjà été moissonnés; des moutons paissent parmi les éteules.

L'air est encore frais. Des oiseaux gazouillent. Le sentier à peine tracé qui grimpe à l'assaut des collines serpente entre des buissons d'épineux et des romarins. De temps en temps un eucalyptus poussiéreux donne un semblant d'ombre. Des coquillages incrustés dans les rochers témoignent qu'en des temps lointains la mer recouvrait tout le pays.

C'est passablement essoufflés que Anne et François découvrent enfin un vaste plateau couvert d'oliviers et de cultures. Une petite maison blanche se devine tout là-bas, parmi des arbres. Quelque part, derrière une haie de figuiers de Barbarie, une poulie grince.

Il y a là un puits rustique et une toute petite fille, mince comme une chevrette, qui tire de l'eau qu'elle déverse dans deux grands seaux. L'enfant sourit timidement aux étrangers. Elle est jolie: teint d'abricot mûr, grands yeux sombres, boucles noires qui auraient besoin d'un coup de peigne. Pas de chaussures. Une robette de coton bien délavée. Aux questions d'Anne, elle répond dans un français hésitant. Elle se nomme Mounia, elle a 10 ans, elle habite dans la maison, là-bas. Oui, elle va à l'école. Où? Mais... en bas. L'école est dans la grande avenue.

Mais l'eau? Qui portera ces deux seaux pleins à déborder?

– Moi! dit Mounia en haussant ses minces épaules.

Il n'y a donc pas d'eau dans la maison? Non. Il y a de l'eau dans la terre, mais très profond. Creuser un puits coûte beaucoup d'argent. Alors il faut aller chercher l'eau au puits. Les deux petites sœurs n'ont que 3 et 4 ans, maman vient d'avoir un autre bébé, un garçon, et aujourd'hui le père a pris l'âne pour aller vendre les légumes au souk. Alors...

Anne sent des larmes sourdre sous ses paupières. François empoigne les seaux: même à ses bras robustes ils pèsent lourd. Il faut bien dix minutes pour atteindre la ferme entourée de citronniers et d'orangers. Des légumes croissent en bon ordre, protégés par une palissade. Des poules picorent. Un peu plus loin, sous les oliviers, des moutons paissent, gardés par deux

Petit village

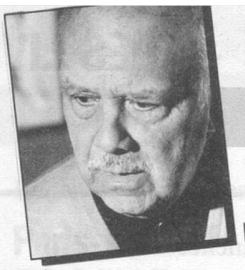
Petit village, terre de mon partage,
Oui chaque jour je t'aime davantage
Quand vent léger qui vient on ne sait d'où
Et sur mon front pose un baiser si doux
Fait agiter la pointe des feuillages.
Le grand tilleul a tendu son ombrage
Sur les vieux murs décrépis par les âges
Alors midi sonne ses douze coups
Petit village

Mais dans le ciel, ce n'est point un mirage,
Voyez se découpant sur les nuages
Les maisons aux longs toits, de grands toits roux,
Et le clocher sur l'horizon debout
Tend vers l'azur le doigt de ton image
Petit village.

G.-F. Clavel

fillettes et un chien hirsute. Des hardes sèchent sur une corde et Anne, avec un serrement de cœur, songe au beau linge, immaculé et parfumé, qui remplit son armoire.
La femme qui paraît sur le seuil porte l'éclatant et pittoresque costume des bédouines. Elle est jeune encore, belle et fière. Mounia traduit ses paroles: entrez, soyez les bienvenus, reposez-vous... On s'assied sur des nattes de paille tressée. Le thé à la menthe bout dans la théière d'émail bleu posée sur un brasero. Le nouveau-né dort à poings fermés dans une corbeille. Anne voudrait le prendre dans ses bras, elle voudrait être une fée pour lui promettre beauté, santé, bonheur... Hélas! elle n'est point une fée.
La maison ne comporte que deux pièces: la première où l'on cuisine, où l'on mange, où l'on vit, la seconde où l'on dort. Les parents ont un lit bas, les enfants des peaux de mouton et des couvertures. Tout est propre, mais tout est nu, réduit à l'essentiel.
– Chez nous... murmure Anne.
Elle regarde François et ils se comprennent sans même échanger une parole. Avant de partir, Monsieur Varin tend un crayon et un calepin à Mounia en lui demandant d'écrire les nom et prénom de son père.
– Dis à ta maman que nous enverrons l'argent pour creuser un puits ici...
La bédouine, à laquelle l'enfant a traduit la phrase, hoche la tête en souriant: il est facile aux étrangers de faire de belles promesses qu'ils auront oubliées dès qu'ils seront retournés chez eux.
Pourtant... Pourtant, un mois plus tard, le facteur apporte une lettre pour Mejid Zoubir, une lettre que Mounia déchiffre: il faut que le père descende en ville et passe à la banque qui a reçu de l'argent pour lui.
... On a creusé un puits sous les citronniers. Il a fallu aller très profond pour trouver une eau fraîche et pure. Près du puits, un bassin servira aux ablutions, aux lessives. On a même pu ajouter une pièce à la petite ferme, une chambre où dormiront les enfants. Et, ô miracle, il reste encore un peu d'argent à la banque, de l'argent pour les jours difficiles.
Les Varin ont reçu une petite lettre touchante et maladroite. Quand souffle le vent du sud qui apporte jusqu'au sommet des collines la voix du muezzin, l'appel à la prière, Mejid se prosterne sur la terre rouge et, dans la simplicité de son cœur, il remercie Allah...

L.M.



PAUL VINCENT

JUILLET

La nature, c'est le renouveau du 3e âge: un petit jardin, un poulailler de poche et les retraités de chez nous peuvent vivre plus longtemps et plus heureux. Un retraité, notre collaborateur Paul Vincent, 74 ans, nous fait part, de mois en mois depuis mars, de son expérience de petit rentier actif à la campagne — son «bonheur sur terre». Voici son «aventure» de juillet.

Plus qu'un autre, un retraité n'est jamais assuré d'achever une année. Devant certains vieillards encore verts, les moins jeunes aiment s'exclamer: «Je rachèterai votre santé!» Pour faire plaisir. Mais si c'était possible, ils ne procéderaient même pas à un échange.
D'habitude, on dresse son bilan en décembre. Moi, je le prépare en juillet. Par prévoyance. Comme on dit aujourd'hui, sans poésie: un retraité est plus «biodégradable» que les autres.
A mon actif, je n'ai qu'une vingtaine de poules, un quarteron de lapins, un hameau de ruches, une bande de pigeons, un chevreau et sa mère, sans oublier Panache, l'écureuil. Mais j'aimerais compter sur un poulailler complet, avec tout son éventail de canards, de pintades, d'oies (au moins une dinde de Noël), élever une génisse ou un cochon.
Toute mon arche de Noé est en forme. Mon chevreau, Barbichonnet, passe toute la journée dans les herbes hautes, après ses deux mois d'allaitement. Une femelle de mes lapins-papillons s'apprête à présenter ses petits: une lapine fait saillie un mois après son dernier accouchement. Mes pigeons ont le même souci vital que les lapins d'assurer leur descendance. En un an, ils sont capables d'élever sept à huit couvées de pigeonneaux qui pèsent facilement une bonne livre au bout d'un mois. Quant à mes poules, Joséphine en tête, elles offrent une docilité qui enthousiasme le coq. Seul Panache, l'écureuil, reste prostré dans un coin de sa cellule, comme tous les prisonniers du monde. Il faut vivre à la campagne pour voir à quel point la nature songe plus à donner la vie que la mort.
C'est le moment, avec août, d'extraire le miel: j'enfume et je récolte ensuite, hausse par hausse. Je vais me décider à fabriquer de l'hydromel: aux framboises de ma haie. Mon voisin, «le Bodiu», m'apprend à concentrer le moût et à obtenir la fermentation.
Quant aux pensionnaires de mon escargotière, ça marche. Dans deux mois — à l'époque où les adultes s'enfoncent dans la terre, les bébés gastéropodes auront le volume d'un pois.
Ma femme arrache vers le 15 juillet les pommes de terre printanières et les aulx, éclaircit les carottes, les endives, le fenouil; pince les melons, marcotte les œillets. Pour le travail de la vigne, je tiens à assurer personnellement le sulfatage de juillet, le soufrage, à ratisser et couper les bouts dans la treille. Ma petite-fille Marie-Christine aide ma femme à préparer les conserves traditionnelles de juillet, les pois et les haricots.
Pour ma femme, juillet est surtout le mois des remèdes dentaires et rhumatismaux de la terre. Elle frotte les gencives des enfants avec la racine de persicaire pour éviter les caries, apaise les douleurs articulaires à l'arnica, aux pétales de bleuet, au serpolet, fait couler le lait aux feuilles de gaillet.
Coup de théâtre à la fin juillet: notre petit écureuil, Panache, a disparu.
— Il a dû s'évader, affirme Raphael. C'est tellement malin, ces petits écureuils.
Je fais mine d'acquiescer. Je souris. Mon petit-fils qui aime la liberté ne sait pas que je l'ai surpris au moment où il ouvrait la cage...

P.V.

(Août au prochain numéro).